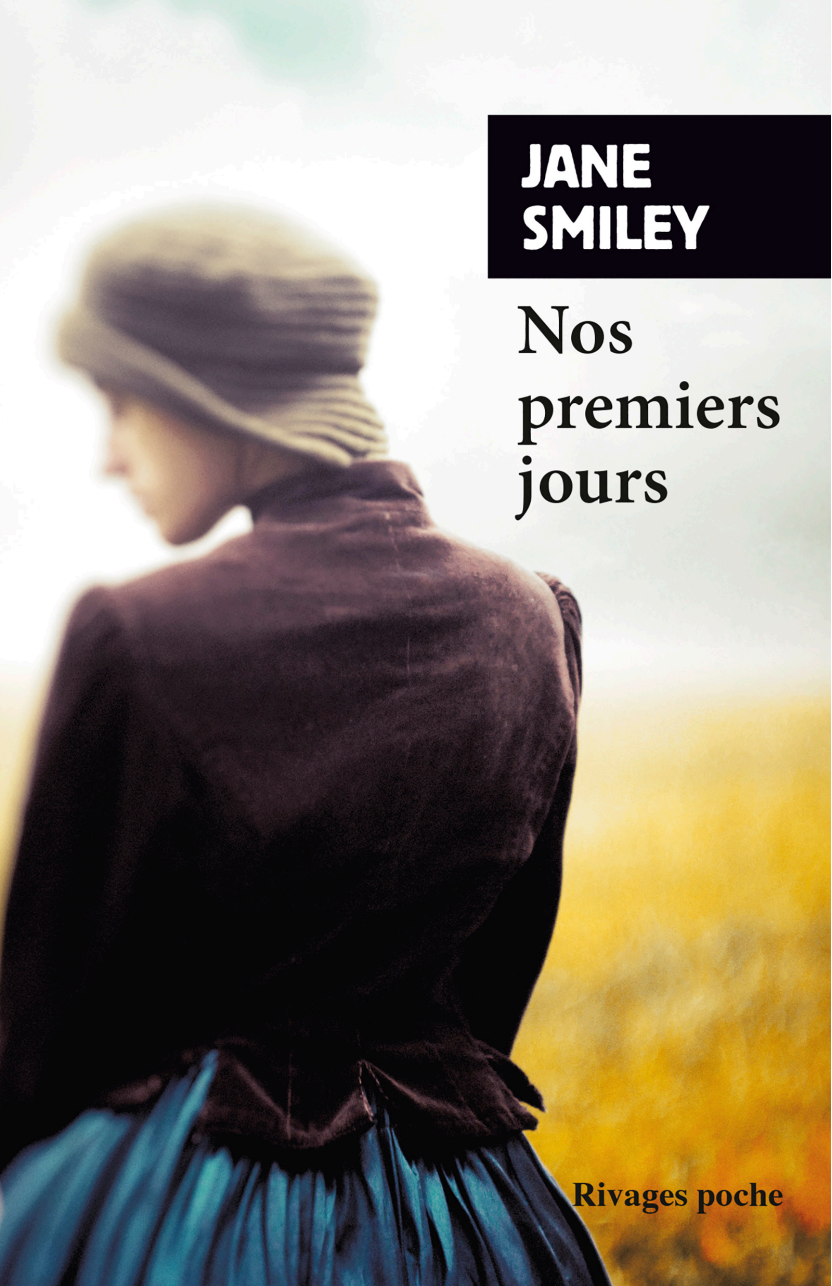

JANE SMILEY
Nos premiers jours
Rivages poche

Walter et Rosanna Langdon caressent un rêve : posséder une ferme à eux, un giron protecteur où fonder une famille. C'est sur les terres sublimes de l'Iowa que se bâtit la légende des Langdon et de leurs enfants, qui vont connaître de près ou de loin les bouleversements de la première moitié du XX^e^ siècle. Cette traversée commence en 1920, à l'aube de la Dépression, et s'achève en 1953. Le temps pour une génération d'éclore ; pour une autre de voir le monde changer. Dans cette puissante saga familiale, Jane Smiley excelle à camper des personnages attachants, incarnant avec humanité et tendresse leur Amérique.

Née en 1949, Jane Smiley est l'une des romancières américaines les plus importantes de notre époque. Elle est notamment l'auteur chez Rivages de *L'Exploitation* (prix Pulitzer), *Un appartement à New York* ou *Nos révolutions*.

Du même auteur
aux Éditions Rivages

Portraits d'après nature, 1993
Rivages poche n° 148

L'Exploitation, 1993
Rivages poche n° 199

Un appartement à New York, 1995
Rivages poche n° 218

Moo, 1996
Rivages poche n° 277

Chagrins, 1998
Rivages poche, n° 308

Le Paradis des chevaux, 2001
Rivages poche n° 427

Les Aventures véridiques de Lidie Newton, 2002
Rivages poche n° 469

Jusqu'au lendemain, 2003
Rivages poche n° 502

En toute bonne foi, 2004

Dix jours dans les collines de Hollywood, 2008

Une vie à part, 2011

Nos révolutions, 2018

Jane Smiley

Nos premiers jours

Un siècle américain, I

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carine Chichereau

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Édition originale :
Some Luck, Alfred A. Knopf, 2014

Ouvrage publié sous la direction de Nathalie Zberro

Couverture : © Malzorzata Maj/Arcangel

© Jane Smiley, 2014
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016,
pour la traduction française
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018,
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3831-3

Je dédie cette trilogie à John Whiston,
Bill Silag, Steve Mortensen et Jack Canning,
et je les remercie beaucoup pour ces décennies
de patience, de rire, d'intuition,
d'information et d'assistance.

1920

Walter Langdon n'avait pas inspecté la clôture le long du ruisseau depuis deux mois – les vaches étaient rentrées à l'étable pour faciliter la traite pendant l'hiver, et il avait remis à plus tard l'entretien des barrières –, si bien qu'il n'avait pas vu le couple de grands ducs qui nichait dans le grand orme. L'arbre était à moitié mort ; de temps à autre, Walter songeait à l'abattre pour en faire du bois de chauffage, mais il lui faudrait de l'aide, car il devait bien atteindre les vingt-cinq mètres de hauteur, et le tronc mesurait un mètre vingt de diamètre. En outre, ce bois-là ne brûlait pas très bien, donc l'effort n'en valait guère la peine. C'est là qu'il vit l'un des deux hiboux sortir d'un creux de l'arbre, à trois ou quatre mètres du sol, un gros mâle ou une grosse femelle – en tout cas, le plus imposant spécimen qu'il eût jamais vu –, alors il s'arrêta, ne bougea plus pendant une minute, tendant l'oreille dans la brise de l'après-midi, mais rien ne vint. Il comprit pourquoi un instant plus tard. Le hibou plana sur une vingtaine de mètres environ, puis il fondit sur un pré enneigé. Un couinement aigu jaillit, et l'oiseau s'éleva de nouveau, tenant cette fois dans ses serres un lapin de bonne taille, qui se tortilla, puis

ne bougea plus, sans doute pétrifié par la peur. Walter se secoua.

Il suivit des yeux le grand duc vers le sud, le long de l'horizon, au-delà de la barrière, du petit ruisseau, jusque de l'autre côté de la route. En dehors du grand orme et de deux autres, plus petits, rien n'arrêtait le regard – les immenses étendues enneigées se dissolvaient dans la vaste couverture nuageuse. Il distinguait seulement la girouette et le sommet de la coupole au-dessus de la grange d'Harold Gruber, à un peu moins d'un kilomètre au sud. L'énorme hibou conférait à la scène un centre de perspective, et il arracha Walter à sa torpeur. Un lapin, et même un lapin qui couinait ? C'était toujours un de moins qui s'attaquerait à ses plants d'avoine au printemps. Le monde était plein de lapins, mais pas d'oiseaux de proie, et surtout pas de grands ducs de cette taille, énormes et silencieux. Au bout d'une ou deux minutes, le hibou amorça un demi-tour pour regagner l'orme. Ce n'était pas encore le crépuscule, mais la lumière diminuait déjà, et Walter n'était pas certain d'avoir vraiment aperçu les aigrettes plumeuses d'un second oiseau dans le creux de l'arbre. Il décida pourtant qu'il l'avait vu. Il ne savait plus pourquoi il était là.

Vingt-cinq ans. Il aurait vingt-cinq ans demain. Parfois, quand venait son anniversaire, la neige avait déjà fondu, contrairement à cette année, si bien que l'hiver lui avait paru long et tout entier consacré à soigner les vaches. Les deux années précédentes, il n'en avait que cinq, mais à présent il en possédait dix. Il ne s'attendait pas que cela lui donne un tel surcroît de travail, même avec l'aide de Ragnar, qui en plus n'aimait guère les vaches. C'était pourtant à cause de lui qu'il

en avait acheté d'autres – il avait besoin de davantage d'argent pour pouvoir payer Ragnar – or les vaches évitaient Ragnar, aussi Walter devait-il se charger seul de la traite. Et bien sûr, le prix du lait baissait. Son père l'avait dit : il y avait deux ans que la guerre était terminée et les Européens commençaient à se remettre – suffisamment pour que le prix du lait baisse.

Walter repoussa cette pensée déprimante. Le plus drôle, c'était qu'en apprenant à son père que son bilan était juste à l'équilibre cette année, il s'attendait que celui-ci secoue la tête et lui répète qu'il était fou d'avoir acheté une ferme quand le prix de la terre était si élevé, mais non, son père lui avait tapé dans le dos en le félicitant. Comptait-il dans son bilan le remboursement des intérêts ? Walter avait acquiescé. « Alors c'est une bonne année », avait conclu son père. Ce dernier possédait cent trente hectares, entièrement payés, une maison dotée de quatre chambres, une vaste grange où stocker du foin jusqu'au plafond, si bien que Walter aurait pu continuer à vivre là, même avec Rosanna, même avec le bébé, surtout maintenant, alors qu'Howard avait la grippe et que la maison semblait si vide, mais son père n'aurait cessé d'entrer dans sa chambre, jour et nuit, sans frapper, s'engouffrant pour l'informer de quelque chose qu'il devait savoir, ou terminer, ou se rappeler. C'était un homme strict et il aimait tout contrôler – il supervisait même la cuisine de sa femme et il en avait toujours été ainsi. Rosanna ne s'était pas plainte à l'idée de vivre chez ses beaux-parents : c'était Walter qui voulait avoir sa ferme à lui ; c'était lui encore qui avait trouvé cette petite exploitation (on voyait presque à travers les murs tant ils étaient fins), arpenté les champs en se disant que la

terre compensait la maison, d'autant que les champs étaient rectangulaires – donc pas difficiles à labourer en l'absence d'angles biscornus ou impraticables. Oui, tout ça, c'était Walter qui l'avait voulu, aussi ne pouvait-il blâmer personne d'autre pour ce sentiment de panique qu'il essayait de réprimer à la veille de son anniversaire. Connaissait-il seulement un autre garçon de son âge qui ait sa propre ferme ? Non, personne, en tout cas dans les environs.

À voir Rosanna, on n'aurait jamais pu imaginer qu'elle avait été élevée dans une ferme, que tous ses ancêtres étaient paysans, même en Allemagne. Elle était blonde, mince et fort gracieuse, et lorsqu'elle disait combien son bébé était beau, elle n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'il lui ressemblait trait pour trait. Walter avait déjà observé ce phénomène chez les vaches : certains veaux paraissaient sortir d'un moule, même dans leur façon de tourner la tête ou de battre des pattes arrière, portraits identiques des veaux de l'année précédente, et de l'année encore avant. La famille de Walter était un mélange bâtard, comme disait son grand-père : c'étaient bien des Langdon, mais mâtinés de ces descendants d'Anglo-Écossais roux de la Frontière, au crâne oblong, et d'Irlandais bruns du comté de Wexford dont le sang était mêlé à celui des marins espagnols de l'Invincible Armada, sans oublier ces grands dégarnis toujours chaussés de lunettes, originaires de la région de Glasgow. Les ancêtres de sa mère venus du Wessex dynamisaient l'ensemble (« Les Chick et les Cheek », disait-elle toujours), mais on ne pouvait prétendre que les ascendants de Walter aient un air de famille, comme ceux de Rosanna. Malgré cela, parmi tous les oncles,

tantes, cousins et cousines, tous les Augsberger et les Vogel, Rosanna était la plus belle, et c'est ce qui avait décidé Walter à gagner son cœur lorsqu'il l'avait remarquée à son retour de la guerre, bien qu'elle fréquentât l'église catholique. Les fermes des Langdon et des Vogel n'étaient guère éloignées – moins de deux kilomètres –, mais même dans un petit village comme Denby, on n'avait pas grand-chose à dire à ceux qui fréquentaient une autre église, surtout quand ils ne parlaient pas la même langue à la maison.

Rosanna, certes, n'avait que vingt ans mais elle possédait la grâce pleine de maîtrise d'une femme d'âge mûr. En approchant de la maison dans le crépuscule, Walter vit sa silhouette se découper de profil dans la lumière de la lampe posée derrière elle. Elle le cherchait. À l'inclinaison de sa tête, il comprit qu'une idée lui était venue. Et bien sûr, il dirait oui. C'est vrai, quitter le nid n'était jamais facile, qu'on soit un oisillon ou une jeune fermière. Depuis qu'il était petit, il savait bien que les oisillons commençaient par tomber de leur nid, qu'ensuite ils se traînaient en pépiant, en pleurant, jusqu'à ce que leurs plumes poussent et qu'ils apprennent à voler de leurs propres ailes. Leurs parents impuissants voletaient au-dessus d'eux, lâchant peut-être parfois un peu de nourriture, mais c'était à eux seuls de savoir s'ils prendraient leur envol ou renonceraient. Walter monta la première marche du porche, et comme toujours cette pensée déclencha en lui le regain de vigueur habituel. Il tapa des pieds deux ou trois fois, puis ôta ses bottes. La porte s'ouvrit et Rosanna l'attira à l'intérieur, glissant ses mains sous sa veste déboutonnée.

Sur la véranda, assis sur une couverture repliée (il venait juste d'apprendre à se tenir assis), Frank Langdon, cinq mois, jouait avec une cuillère. Il la tenait dans sa main droite, par le cuilleron d'argent terni, et quand il l'approchait de son visage, il se mettait à loucher, ce qui faisait rire Rosanna, sa mère, qui écossait des petits pois. À présent qu'il tenait dans cette position, il pouvait aussi laisser choir la cuillère, puis la reprendre avec soin. Avant, il aimait être allongé sur le dos et brandir la cuillère en l'air, mais si jamais elle tombait, c'était fini. Désormais, il n'en allait plus ainsi. La persévérance était l'une des qualités que Rosanna attribuait à son petit Frank. Lorsqu'il jouait avec sa cuillère, c'était la cuillère qu'il voulait. Si jamais l'objet lui échappait et que sa mère lui donne à la place la poupée de chiffon (que sa sœur Eloise avait cousue exprès pour son neveu), Frank criait jusqu'à ce qu'elle lui rende sa cuillère. Maintenant qu'il tenait assis, il pouvait la poser et la ramasser, la poser et la ramasser. Il avait beau préférer largement la cuillère à la poupée, Rosanna ne cessait de répéter à Eloise et à leur mère combien Frank aimait sa poupée. À présent, Eloise lui tricotait un bonnet. C'était la première fois qu'elle s'essayait au tricot ; elle espérait finir avant octobre. Rosanna plongea la main dans le panier où se trouvaient les petits pois et ramassa les derniers. Les écosser ne la dérangeait pas.

Frank était un bébé idéal, il était rare qu'il pique une crise, ce qui d'après la mère de Rosanna était caractéristique de sa famille à elle. D'ailleurs, en parlant de petits pois, Rosanna, sa sœur et leurs quatre frères, quand ils étaient bébés, étaient pareils à des petits pois dans leur cosse, en ce sens que c'étaient

des bébés parfaits, et le petit Frank était de la même espèce, blond, beau, facile, potelé mais sans un atome de graisse, énergique sans jamais faire d'histoires, il s'endormait très vite le soir et ne se réveillait qu'une seule fois dans la nuit, réglé comme une horloge, puis se rendormait pendant deux heures, le temps que Rosanna prépare le petit déjeuner pour Walter et son ouvrier. Pouvait-on rêver mieux ?

Quand Rosanna eut fini d'écosser les petits pois, elle mit le saladier sur la couverture, s'agenouilla devant Frank et s'exclama : « Oh le joli garçon ! Qu'il est mignon ! Est-ce que tu es mignon ? » Elle l'embrassa sur le front car sa mère lui avait bien dit qu'il ne fallait jamais embrasser un bébé sur la bouche. Elle posa doucement la main sur sa tête.

Frank tenait toujours sa cuillère, mais en voyant le visage de sa mère il resta pétrifié. Il la suivit des yeux à mesure qu'elle s'approchait, s'éloignait, et lorsqu'elle sourit, il sourit lui aussi, puis il rit, agita les bras, ce qui eut pour résultat de projeter la cuillère plus loin sur la couverture – une première ! Il la vit s'envoler, atterrir, et tourna légèrement la tête pour continuer à la regarder.

Rosanna éclata de rire face à l'étonnement sincère qui se peignit sur son visage, son fils lui parut très en avance pour son âge (même si, elle l'eût volontiers admis elle-même, elle n'avait jamais prêté la moindre attention à ses frères et sœur, sauf quand ils se mettaient en travers de sa route ou qu'elle devait les surveiller – et nul n'aurait affirmé qu'elle aimait s'occuper d'eux ou avait un don quelconque avec les enfants). Frank se mit alors à pencher vers l'avant, jusqu'à ce que, tout à coup, il se renverse sur le côté,

amorti dans sa chute par la couverture. Comme c'était Frank, il ne pleura pas. Rosanna le redressa et lui rendit sa cuillère ; puis elle se leva en songeant qu'elle pouvait aller en vitesse enfourner les miches de pain, car la seconde fermentation était terminée, et qu'elle serait de retour dans une ou deux minutes. Il ne pouvait rien arriver en moins de deux minutes.

Sa cuillère à la main, Frank vit sa mère rentrer dans la maison, il entendit le frou-frou de sa robe autour de ses jambes, et ensuite la porte grillagée qui se refermait. Au bout d'un moment, son attention se reporta sur la cuillère qu'il tenait à présent par le manche, le cuilleron en l'air. Il frappa la couverture avec, et bien que la cuillère se détachât, brillante, sur le tissu sombre, elle ne produisit aucun bruit, si bien qu'il l'approcha de son visage. Elle était de plus en plus grosse, de plus en plus éclatante – c'était très dérangeant – et brusquement, il sentit quelque chose, pas dans sa main, mais sur sa figure : une pression, puis une douleur. La cuillère s'écarta et il y eut un bruit – c'était lui, ce bruit. Son bras s'agita et la cuillère s'envola une nouvelle fois. À présent, elle était petite et elle ne ressemblait plus à une cuillère. Frank la contempla longuement, après quoi il chercha autour de lui, sur la couverture, un objet qui soit à sa portée. Il n'y avait qu'une pomme de terre bien propre où maman avait découpé deux yeux, un nez et une bouche. Frank ne s'intéressait pas tellement à la pomme de terre, mais elle était à côté de lui, aussi sa main s'abattit dessus, la saisit et la porta à sa bouche. Ça avait un goût de pomme de terre. C'était différent de la cuillère.

Plus intéressante, l'apparition soudaine du chat, long, orange et juste de la même taille que Frank. Il

laissa choir la pomme de terre en regardant le chat, qui s'approcha pour lui flairer la bouche, caresser ses joues avec ses moustaches, avant de s'asseoir pour examiner la pomme de terre, puis se frotter contre Frank, jusqu'à ce que le bébé bascule à nouveau. Quelques instants plus tard, quand la porte s'ouvrit et se referma, le chat ronronnait, assis sur la rambarde de la véranda, et Frank était allongé sur le dos, agitant les jambes – gauche, droite, gauche, droite. Maman l'attrapa, l'emporta dans les airs et il se retrouva contre son épaule, son oreille et sa tête nichées bien au chaud dans son cou. Il aperçut le chat une dernière fois quand la véranda se mit à tourner autour de lui, et au-delà l'herbe vert mordoré, la pâle ligne horizontale du chemin de terre, les deux champs, un pour l'avoine, épaisse surface ondulante, l'autre pour le maïs, quadrillage tranquille découpé en carrés (Il y a un peu de vent, songea Rosanna, je vais ouvrir les fenêtres en haut), et alentour, une chose, vide, plate, vaste, qui recouvrait tout.

Frank comprenait mieux la cuisine désormais. Il avait une chaise munie de sa propre table où il s'asseyait plusieurs fois par jour, et ce siège était parfait pour observer la pièce où il n'avait jamais le droit de venir à quatre pattes. Il venait d'apprendre à se déplacer à quatre pattes. Presque toujours quand il était assis là, deux hommes entraient, papa et Ragnar. Papa s'adressait à maman, qui lui répondait, et Frank avait l'impression de comprendre certaines des choses qu'ils se disaient. Ragnar, en revanche, marmonnait de manière inintelligible et Frank n'y entendait rien même quand maman ou papa hochait la tête. Hocher

la tête était une bonne chose, qui en général s'accompagnait d'un sourire. Autre chose que Frank ne comprenait pas : quand il bougeait ou faisait du bruit, il éprouvait de la douleur à l'endroit où le bruit sortait. De la douleur et du bruit, les deux ensemble. Maman tendit la main vers lui. Frank tendit la main à son tour, maman y mit quelque chose de dur et, comme il avait faim, Frank le porta à sa bouche pour mordre dedans. Alors, le bruit et la douleur diminuèrent un peu. Maman dit : « Oh ! le pauvre petit. Avec celles du haut, c'est toujours pire que celles du bas. » Elle glissa un doigt sous la lèvre supérieure de Frank et la souleva légèrement. « Je crois que la gauche a percé, mais on ne voit pas grand-chose à droite. »

Papa ajouta : « Ma mère dit que plus ça pousse tard, plus c'est dur. Mon frère Les et moi, on a fait nos dents à quatre mois. »

Et Ragnar déclara : « *Ja, ja, ja. Slik liten tenner !* »

Ragnar et papa prirent leur fourchette et commencèrent à manger. Frank avait déjà goûté à la nourriture, mais avec une cuillère – purée, poulet, haricots verts. Maman posa son assiette à elle près de Frank et s'assit à son tour. Du bout de sa fourchette, elle déposa un haricot vert sur le plateau de Frank. Quand il appuya avec soin le bout du doigt sur le haricot glissant, papa, maman et Ragnar se mirent à rire, même si Frank ne voyait rien de drôle dans ce haricot.

Mais tout cela ne servait à rien. La douleur l'enveloppa de nouveau, de la tête aux pieds, puis vint le bruit.

« *Han nødvendig noe Akevitt*, dit Ragnar.

– Non, pas ce poison, Ragnar », répondit papa.

Le bruit s'amplifia.

Les mains s'abattirent sur le plateau de la chaise haute de Frank, et le croûton de pain et le haricot vert s'envolèrent.

Maman reprit : « Il faut faire quelque chose. Ma mère conseille… » Mais elle regarda papa et se tut.

« Quoi ? demanda Papa.

– Eh bien, Ragnar a raison. Un chiffon bien propre noué, trempé dans du whiskey. Il va le mâchouiller et ça le soulagera. »

Le bruit, pas plus fort, montait dans les aigus, arrivant par petites vagues. Frank battit des pieds.

Papa inclina la tête et dit : « Bon, essaie, alors. »

Maman posa sa fourchette et se leva. Elle sortit de la pièce. Frank la suivit des yeux.

Pour un regard adressé à papa, il y en avait cinq à dix pour maman, même s'ils étaient tous les deux dans la même pièce. C'était parfaitement naturel pour Frank. Papa était grand et bruyant. Il avait une bouche large avec de grosses dents. Ses cheveux se dressaient en l'air et son nez saillait en avant. Quand les mains de papa enveloppaient Frank, il avait davantage le sentiment d'être pris au piège que câliné. Quand papa le soulevait et que son visage venait à la rencontre du sien, il y avait quelque chose de dur qui lui faisait froncer son petit nez. Quand papa le touchait, il sentait ses paumes et ses doigts rugueux sur sa peau tendre de bébé. À côté de papa il était encore plus petit. Et plus papa était proche, Frank l'avait remarqué, plus il y avait de bruit. Frank n'y était pour rien. Ça sortait tout seul. Pendant le long moment où maman demeura absente, Frank cessa de regarder papa pour s'intéresser à la fenêtre.

« C'est bon, je l'ai trouvé dans le buffet. Mais il faut ajouter du sucre au cœur du nœud, sinon, il n'aimera pas le goût amer. » Elle prit une tasse sur une étagère et y versa quelque chose. Elle remonta le plateau de la chaise haute tout en maintenant Frank de son bras, puis elle le prit contre elle pour l'asseoir doucement sur ses genoux et le faire sautiller. Le bruit se calma considérablement. Malgré tout, elle lui mit quelque chose dans la bouche, qui d'abord le brûla, lui parut ensuite humide et sucré, et puis bon à sucer. « Ragnar, en anglais, ça s'appelle un "téton au sucre", déclara papa.

– Oh, Walter ! Dieu du ciel ! »

Ragnar traduisit : « *Sukker smokk*. »

Maman protesta : « Je suis certaine que tu enseignes à Ragnar les pires gros mots en anglais quand vous nettoyez la porcherie. »

Frank sentait sa petite bouche active, aspirant le sucre malgré l'amertume. D'habitude, quand il tétait, il regardait maman, la courbure de sa mâchoire, la cascade de cheveux blonds qui lui couvrait l'oreille, mais à présent, il fixait le plafond. Il était plat, et à mesure qu'il suçait, on aurait cru qu'il descendait vers lui. La dernière chose qu'il entendit fut : « Il dort ? »

Les genoux de maman continuaient à tressauter.

Maintenant qu'il marchait à quatre pattes, Frank s'apercevait que beaucoup de portes lui étaient interdites. La plupart du temps, en réalité, il restait confiné dans un endroit du salon, loin du poêle à bois de l'entrée et du fourneau de la cuisine. Bien des choses qu'il avait aimées lui étaient refusées, y compris le miracle quotidien de la cuillère volante – on ne lui donnait

une cuillère que lorsqu'il était installé en toute sécurité dans sa chaise haute dans la cuisine (à présent il y avait même une lanière pour l'attacher, puisqu'il n'hésitait pas à se cambrer afin de se glisser sous le plateau et redescendre par terre pour aller voir ailleurs). Dès qu'il touchait un objet quelconque, si petit soit-il, on le lui reprenait avant même qu'il ait eu le temps de l'examiner, sans parler de le mettre à la bouche. Il semblait qu'il ne puisse rien porter de ce qu'il voulait à sa bouche. Quoi qu'il attrape, on le lui retirait aussitôt pour le remplacer par un biscuit salé, seulement il avait déjà exploré ces biscuits sous toutes les coutures, et ils ne présentaient plus aucun intérêt à ses yeux.

La seule activité qui lui restait désormais consistait à s'approcher d'un des fauteuils en rotin dans son espace réservé pour taper dessus parfois d'une main, parfois de l'autre, parfois en alternance, parfois des deux en même temps. L'assise en rotin et les montants de bois formaient un contraste intéressant. Quand son poing frappait le bois, ça faisait un petit peu mal, mais rien de méchant. Quand son poing frappait le rotin, il rebondissait. Il riait aussi lorsqu'il renversait le fauteuil, pourtant cela pouvait se retourner contre lui car parfois il tombait aussi – son équilibre s'améliorait, mais il ne marchait pas encore. Toutes ces sensations étaient agréables, néanmoins elles ne pouvaient se substituer à tout ce qu'il y avait dans la maison : l'escalier, les fenêtres, le panier à bûches, les livres à ouvrir, fermer, déchirer, le rocking-chair à renverser, le chat à pourchasser (mais qu'on ne pouvait jamais attraper), les franges du tapis à mâchouiller. Il ne sortait même plus sur la véranda : quand la porte s'ouvrait, un vent glacial s'engouffrait, qui le pétrifiait.

Maman et papa allaient et venaient. Quand il faisait du bruit (à présent, il savait d'où venait le bruit et comment le produire à volonté : il suffisait d'ouvrir la bouche et de cracher le bruit, il y en avait toute une variété d'ailleurs, qui produisaient des effets différents sur maman et papa), maman sortait de derrière une des portes – celle de la cuisine – un torchon à la main. Elle disait : « Il a faim, Frankie ? Oh, le pauvre petit garçon. Encore deux minutes, mon bébé. » La porte se refermait, elle disparaissait. Il tapait du poing sur le fauteuil en rotin. Ce bruit s'échappait alors de sa bouche : « Ma ma ma ma ma. » La porte de la cuisine se rouvrait. Rosanna l'interrogeait : « Qu'est-ce que tu as dit, Frankie ? » Elle entrait dans son enclos, descendait à sa hauteur. Elle demandait : « Dis-le encore, mon bébé. Dis "maman". »

Mais il produisait un autre son, peu importait. Pour lui, ce n'était que du bruit. Quand elle se redressait, il passait à autre chose : il levait les yeux vers elle et lui tendait les bras. Et il obtenait l'effet désiré : elle s'écriait : « Tu es le plus beau des bébés ! » Et elle le prenait dans ses bras, s'asseyait dans le fauteuil en rotin, ouvrait son devant dur et sec, révélant cette chose douce et chaude, objet de son désir. Frank s'installait sur ses genoux.

Pourtant, ça n'était plus comme avant. Avant, être sur ses genoux lui suffisait, le creux de son bras aussi, le sein lui-même avec son délicat mamelon l'enveloppait d'un plaisir qui le comblait. Désormais, il était à moitié distrait, même s'il aimait toujours ce moment. Ses yeux parcouraient la pièce, examinant les angles en haut des portes, les moulures, la pâle lumière qui entrait par les fenêtres, les dessins sur le papier peint,

la figure de maman, puis il repartait en quête de nouveauté. Maman lui caressait la tête sans y penser. Elle se détendait, se laissait aller contre le dossier du fauteuil. Dans le silence (puisque Frank ne faisait aucun bruit), d'autres bruits apparaissaient : le mugissement du vent qui se fracassait contre les angles des murs, le crépitement de la glace qui s'abattait sur la maison (assourdi) et les fenêtres (cinglant). Parfois les rafales étaient si fortes que la demeure tout entière gémissait. Soudain, il y eut un grand craquement suivi d'un son plus aigu et prolongé. Maman se redressa. Elle releva Frank plus haut contre elle et déclara : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Ils allèrent voir à la fenêtre.

Il n'existait rien de plus surprenant que les fenêtres, et il était impossible d'y accéder seul. On pouvait regarder souvent par une fenêtre et, même si elle ne bougeait pas d'une fois sur l'autre, elle présentait toujours quelque chose de différent. Parfois, rien, que du noir sans relief, ou comme à présent, uniquement du blanc sans relief. Et terriblement lisse – quand Frank tendit la main pour toucher la vitre, maman la prit au creux de la sienne et la ramena contre sa poitrine. Elle dit : « Oh, c'est une grosse branche du noyer qui est tombée. Et en plein dans la cour avec ça. Ça doit descendre à moins dix dehors, mon bébé, peut-être encore plus bas. C'est glacial pour cette période de l'année ! Je n'ose pas imaginer le temps qu'il fera quand l'hiver sera là pour de bon. » Elle lui serra les épaules. Et ajouta : « Et encore de la neige ! J'espère que papa et Ragnar ont rentré toutes les vaches, oh oui, je l'espère ! » Elle l'embrassa encore, sur le front cette fois. « Dieu du ciel, quelle vie ! Et ne va pas lui répéter, hein ! »

Ils se rassirent, mais cette fois en dehors de l'enclos réservé, dans le grand fauteuil, et maman lui donna l'autre sein, celui qu'il préférait, qui avait plus de lait. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était dans son berceau, sur le dos, une couverture jusqu'au menton, et il replongea dans le sommeil.

Après lui avoir enfilé la grenouillère, maman lissa les chaussettes qu'elle lui avait tricotées, l'assit, et lui passa sa chemise par-dessus la tête en prenant soin d'éviter le nez et les oreilles. Elle la boutonna. Puis elle lui allongea les jambes et plongea ses pieds dans le pantalon. Ses orteils droits étaient relevés et il poussa un glapissement. Elle retira le pantalon et remit ses orteils dans le bon sens. Quelques instants plus tard, elle boutonna le pantalon et la chemise.

Frank se sentit étrangement passif pendant toute la durée de l'opération. Une fois le pantalon passé, il devint encore plus mou, si bien qu'elle eut beaucoup de mal à le faire entrer dans son épaisse combinaison d'extérieur toute raide, d'abord les jambes une fois de plus, puis les bretelles, et quand elle l'assit, il s'affaissa vers l'avant. Papa dit : « Il va bien nous falloir une heure pour aller là-bas et il est déjà cinq heures. » Frank sentit les mains de maman lui serrer les épaules. Impossible d'insérer ses petits bras dans les manches de sa combinaison, mais une fois qu'elle y réussit, impossible de les plier. Elle lui enfila ses mitaines, puis le coiffa de sa casquette et lui attacha sous le menton les cordons qui grattaient. Elle le chaussa, noua ses lacets. Il se mit à geindre.

Nul ne lui prêtait attention. Maman replia les pans de la couverture sur laquelle il était allongé par-dessus

son visage et déclara : « Jake est prêt à partir, c'est ça ?

– Il a sa couverture à lui sur les reins et le cabriolet en est tout capitonné.

– Que fait Ragnar de sa soirée ?

– Il ne bouge pas. Il prend sa journée, demain. »

Elle fourra Frank, aveuglé par la couverture, dans les bras de son père, et quitta sans doute la pièce. Un instant plus tard, il eut un choc et sut qu'ils étaient sortis sur la véranda. Il n'osait pas bouger, d'ailleurs il ne pouvait pas. Papa s'arrêta, descendit, s'arrêta, descendit, s'arrêta, descendit.

« Oh, dit maman derrière lui, ça glisse.

– Plus de sel.

– Alors fais bien attention.

– Toi, fais bien attention. Tu tiens la tourte.

– Je suis prudente. Mais des tourtes, il y en aura assez.

– J'espère bien.

– Et le gâteau d'anniversaire de Frankie. Maman lui a préparé son gâteau des anges.

– Mmmh. » Papa tenait à présent Frankie au creux de son bras en lui serrant bien les chevilles, et il dit : « Bonsoir Ragnar. Je m'occuperai de Jake en rentrant. » Puis la porte du cabriolet s'ouvrit et Frank se retrouva sur les genoux de maman, à l'abri du vent, mais il ne pouvait toujours pas bouger ni les bras ni la tête. Les jambes, un peu. C'était bizarre d'être ainsi serré de partout, ça le rendait perplexe car il n'avait pas besoin de produire le moindre bruit. Il était installé là, et ils avançaient, montaient, descendaient, toujours de l'avant – il avait déjà connu ça, et ça lui plaisait –,

il regardait ce qui se passait de l'autre côté de la vitre, les ombres dans l'obscurité, et puis il s'endormit.

Soudain il fut contre l'épaule de maman, il regardait papa tandis que maman montait des marches. Il était toujours immobilisé dans sa combinaison d'hiver, et maintenant il avait chaud, les bras tendus en avant de chaque côté, sa tête trop droite ne pouvant se nicher dans le cou de maman comme il aimait le faire. Papa baissa les yeux et dit : « Elles sont raides, ces marches. Tu peux te tenir à la rampe ? » Et maman répondit : « Ça va. La véranda est dégagée. » Papa rayonnait, et ils entrèrent dans un endroit plein de lumière et de bruit, où on l'arracha à maman, qui s'écria : « Quelle nuit ! »

Il y avait là une personne qui lui disait toujours : « Mais c'est mon chéri ! Fais un sourire à mamie ! C'est un bon garçon, ça ! Il a le même sourire que mon père, même s'il n'a pas encore beaucoup de dents », et quelqu'un lança : « Ton père n'avait pas beaucoup plus de dents que ce bébé, Mary ! » S'ensuivit une vague d'hilarité et on embrassa Frank sur les joues, mamie le prit sur ses genoux et se mit à le déshabiller, couche après couche.

À présent il était juché sur les genoux de mamie : elle avait les mains autour de lui, et il se penchait, se redressait, criait, parce que toute cette lumière et tous ces sourires, c'était tellement excitant qu'il parvenait à peine à se contenir.

« Un an ! s'exclama mamie. On a du mal à y croire.

– À cette heure exacte il y a un an, dit papa, j'ai jeté un coup d'œil au Dr Gerritt et je me suis aperçu qu'il était soûl !

– Oh, Walter ! protesta maman.

– Mais c'est vrai ! Enfin bon, tu sais, c'est comme ces chevaux qui ont l'habitude de toujours labourer le même champ d'année en année, il a fait son boulot, et tout s'est bien passé.

– C'est une chance, Walter, intervint mamie. Qu'est-ce qu'on deviendrait sans un peu de chance ? »

Un visage que Frank n'avait jamais vu auparavant s'exclama : « Juste ciel ! Mary, c'est le plus beau bébé que j'aie jamais vu. Regardez-moi ces grands yeux bleus ! Et déjà tous ces cheveux. C'est rare, chez les blonds. La fille de ma nièce Lydia a trois ans, mais ses cheveux sont encore fins comme du duvet. »

Mamie se pencha pour l'embrasser mais ne répondit rien. Il marcha vers des jambes en bleu de travail, et les jambes s'écartèrent. Il les suivit. Des jupons froufroutaient autour de lui. Quand il tomba sur les fesses, des mains le saisirent sous les bras pour le remettre debout. Il alla vers une table basse.

Maman avait retiré son manteau et porté sa tourte à la cuisine. Elle s'assit sur le canapé, où il pouvait la voir, et dit : « C'est vraiment un bébé du nouvel an, pas un bébé du réveillon. Il est né à trois heures du matin. » Il contourna la table, sachant parfaitement qu'il se dirigeait vers sa mère – il savait très bien se repérer dans l'espace. « Le Dr Gerritt m'a dit qu'il était sorti puis retourné à l'intérieur. Il devait faire trop froid pour lui. Mon chéri ! » Elle lui caressa la joue du revers de la main.

« Si vous voulez savoir, dit une voix, un bébé d'hiver c'est toujours un miracle. Ma sœur… » mais maman attrapa Frank qui s'approchait et l'inonda de baisers et de câlins. Une autre voix s'éleva. « Les fièvres du printemps font les bébés d'hiver », et

mamie répondit : « Ah bon ? On ne m'avait jamais dit ça. » Tout le monde éclata encore de rire.

C'était une fête merveilleuse. Les visages se penchaient vers lui, puis se retiraient. Il n'avait probablement jamais vu autant de sourires. Les sourires, c'était bien. Il comprenait de façon très rudimentaire le concept d'amour universel. Il était le seul bébé présent. Il n'en avait jamais vu d'autre.

Maintenant, le canapé était plein de personnes raides à la voix grave, comme papa. L'une d'elles rapporta : « Karl Lutz a perdu deux vaches dans le fossé, là-bas. Y avait un trou dans la clôture, et deux de ses shorthorns heifers se sont faufilées sans que personne les voie. Elles sont tombées, j'imagine. »

Papa fit du bruit ; les autres firent du bruit. Tout le monde secouait la tête. Frank se retourna. Pour cela, il dut s'appuyer à la table basse d'une main, mais il y réussit. Les femmes étaient plus douces et elles s'intéressaient davantage à lui. À partir de ce qui était une habitude, Frank généralisa, jugeant dès lors qu'il était en tout point plus agréable de regarder les femmes que les hommes. Il lâcha la table pour se précipiter vers les femmes. L'une d'entre elles le rattrapa quelques secondes plus tard, au moment où son corps dépassait ses pieds ralentis par ces agaçants souliers. Il lui tomba dans les bras. Il ne l'avait jamais vue auparavant.

« À table ! » lança mamie et tous les pantalons et les jupes se redressèrent pour s'avancer. Maman se pencha, le prit au creux de son bras. Il était heureux de la voir. Il l'enlaça par le cou.

Il n'y avait pas de chaise haute chez mamie, alors on l'assit sur les genoux de papa et il se retrouva coincé en quelque sorte entre ses deux parents. Son

petit menton arrivait juste à la hauteur de la table et regarder les assiettes vives et éclatantes lui plaisait – il savait que c'était un genre d'assiettes car il y avait de la nourriture dessus, or chaque fois qu'il faisait tomber la sienne du plateau de sa chaise haute, maman s'écriait : « Frankie, non ! Ne jette pas ton assiette. Ce n'est pas bien du tout. » Hélas ! ainsi installé sur les genoux de papa, il ne pouvait rien attraper : papa le maintenait contre lui de son grand bras, à l'écart de la table. Maman lui donna un haricot vert. Il le prit et elle approcha de sa bouche une cuillère pleine. Il hésita, et ses lèvres s'entrouvrirent. C'était de la purée. Il avait assez faim pour en vouloir.

« Essaie de lui donner du rôti de porc, dit mamie. Il a cuit toute la journée. Peut-être que ça va lui plaire. »

Maman prit cet objet qui n'était ni une cuillère ni une fourchette, et auquel il n'avait pas le droit de toucher, et elle l'appuya plusieurs fois dans son assiette. Puis elle lui présenta un morceau dans sa cuillère. Ça sentait si bon qu'il ouvrit la bouche et avala tout. « Enfourné », conclut Papa, et Frank ouvrit à nouveau la bouche pour en avoir encore.

« Vous l'avez cuit avec quoi ? demanda papa.

– Comme d'habitude. Quelques oignons et des petites graines de fenouil. Juste un peu. Ça a cuit une éternité.

– Il faut le reconnaître, il mange presque de tout, renchérit maman. L'autre jour, il a goûté du foie. Il a fait la grimace, mais il l'a avalé.

– Personne ne s'est jamais montré difficile dans notre famille, affirma mamie. Toi-même, à huit mois, tu mangeais des asperges. Je n'ai jamais vu un enfant

prendre une asperge et l'avaler comme toi. Du chou mayonnaise. Tout.

– C'est leurs racines allemandes, ajouta une voix grave. *Ja*, pour sûr. Moi, j'aimais la choucroute par-dessus tout quand j'étais petit. Les autres se gavaient de tarte aux pommes, et moi je redemandais de la choucroute à ma mère.

– Oui, répondit mamie, mais qu'est-ce qu'il y avait d'autre à manger dans ce temps-là ? On a vite grandi, nous. »

Pendant ce temps, maman présentait à Frank des choses du bout de la cuillère, beaucoup d'aliments différents, et il goûtait à tout. Il reconnut la compote, les patates douces et le croûton de pain. Il reprit du rôti de porc et un haricot vert. L'atmosphère était pleine de conversations, avec beaucoup de mots qu'il connaissait déjà, bien qu'il n'ait aucune idée de ce qu'ils signifiaient – maïs, avoine, orge, cochons, bœufs, récolte, stalle, battage, gel, congère, vide-greniers –, ainsi que d'autres qu'il comprenait – neige, froid, soleil, cuillère, tante, oncle, non, bien, mal, Frank, encore, mange, merci. Ses yeux sautaient d'un visage à l'autre, puis mamie prononça un mot, « gâteau », qui fit le tour de la salle à manger : « Regardez-moi ce gâteau ! », « Mary, c'est un gâteau magnifique ! », « C'est mon gâteau préféré ».

On avait enlevé toutes les assiettes de la table et papa mit Frank au centre en le tenant bien, et le bruit sortit de toutes les bouches en même temps – ce n'était pas un bruit désagréable : « Joyeux anniversaire ! » – puis maman le reprit sur ses genoux et lui donna quelque chose de mou, auquel il goûta, avant de l'avaler, mais seulement parce qu'il avait bon appétit,

que c'était un bon garçon et qu'il était toujours prêt pour tout. Après, maman l'emmena dans une chambre où il faisait noir, elle lui donna le sein, et Dieu du ciel, ils s'endormirent tous les deux sur le lit, son bras à elle passé autour de lui, sa petite bouche à lui autour du mamelon parce que même s'il n'avait plus faim, la possibilité de profiter de ce moment de plaisir devenait de plus en plus rare.

1921

Avant toute chose, Rosanna s'arrangea pour que sa sœur Eloise vienne vivre avec eux, c'était parfait car l'école du voisinage était d'un meilleur niveau. Quand elle ne serait pas en classe, Eloise s'occuperait de Frank, qui filait comme une tornade à travers la maison. Puis Rosanna forma avec Mrs Frederick le projet d'élever des poules dans le vieux poulailler – elle nettoya tout avant d'en parler à Walter –, une trentaine pour commencer. Rosanna avait grandi au milieu des poulets, et la basse-cour lui manquait, Eloise aussi y était habituée, et Walter et elle savaient qu'avec un bilan juste à l'équilibre, l'argent des œufs était nécessaire. Elle savait aussi qu'il n'aimait guère les poules – si on n'y prenait garde, leurs saletés se répandaient partout et on les avait tout le temps dans les jambes –, ni même les œufs : il en avait mangé toute sa vie au petit déjeuner car son père aimait ça, du coup sa mère en servait tous les matins. Bon, les poulets. Il pourrait également y avoir des canards et des dindons. Eloise dormirait avec Frank, puisque Ragnar occupait la troisième chambre. De toute façon, la jeune fille était heureuse de déménager : mieux valait s'occuper d'un bébé que de trois frères. En outre, des taiseux – Eloise

racontait qu'il se passait parfois des jours entiers sans que Gus, Kurt ou John ne prononce le moindre mot. Ce qui n'était pas son cas à elle, comme le nota Rosanna lorsque Eloise lui demanda – était-ce pour la vingtième fois ? : « Alors, Frankie n'a pas été baptisé ? »

Rosanna repassait et Eloise pliait. Frankie faisait sa sieste de l'après-midi. Rosanna répondit : « Est-ce que tu as assisté à un baptême, Eloise ? Non. Si un baptême avait eu lieu, tu y serais allée, ensuite il y aurait eu un repas, ce qui ne s'est pas produit non plus. Pourquoi tu me le demandes tout le temps ?

– Je ne sais pas. »

Rosanna prit la chemise posée sur la planche à repasser, la retourna, appuya le bout du fer sur la couture du col. Il n'était pas tout à fait assez chaud, si bien qu'elle le remit sur le fourneau et prit l'autre. Eloise demanda encore : « Tu crois qu'on va avoir l'électricité, un jour ? »

Rosanna ne dit rien. Elle n'était pas tellement favorable à l'électricité, avec tous ces câbles qui passaient Dieu sait où. Elle interrogea sa sœur à son tour : « C'est maman qui t'envoie des petits messages pour te dire de me poser la question encore et encore au sujet de ce baptême ? »

Eloise la dévisagea : « Mais non ».

Puis : « Pas vraiment. »

Puis : « Mais je sais qu'elle s'inquiète. Le fils de la cousine Josie s'est réveillé un matin, et au moment d'aller se coucher, le soir, il était mort du choléra.

– Bien sûr que non, il…

– Et ce garçon qui était à l'école avec nous, c'était la première année, les chevaux ont eu peur et le chariot lui a roulé dessus.

– Et le frère de Walter est mort à l'âge de deux ans, et Walter ne s'en est jamais remis alors qu'il n'était même pas encore né. » Elle tendit la chemise à Eloise qui commença à la boutonner, et en prit une autre dans le panier à linge. Rosanna aimait bien repasser les chemises – ça la détendait –, mais ça ne la dérangeait pas non plus de s'occuper des pantalons, des tenues de travail, des draps et des taies d'oreiller. Laver était une corvée : repasser, la récompense.

« Tu ne devrais pas te moquer de ça. »

Rosanna étendit une manche sur la planche. « Mais je ne me moque pas, seulement ils parlent davantage de Lester que de Howard, qui est mort de la grippe.

– Il était bébé.

– Il était plus âgé que Frankie.

– Et voilà. »

Rosanna se mordit la langue et n'ajouta plus rien. Elle s'était piégée elle-même, ou Eloise l'avait emporté, elle ne savait pas très bien, mais c'était ainsi avec Eloise. Même le maître d'école l'avait confié à Rosanna : « J'ai dû lui dire qu'elle n'avait droit de faire objection que vingt fois le matin et vingt fois l'après-midi. À force, ça ralentit la classe. »

Rosanna se mit à repasser le dos de la chemise et Eloise alla voir à la cuisine où en était le pain. Mais bien sûr, c'est pour ça que Rosanna était tellement attentive avec Frankie ! – à tel point que ça ne plaisait guère à Walter et qu'elle devait dissimuler tout le soin dont elle entourait son fils. Si l'on était catholique, encore enfant et baptisé, mais qu'on n'avait pas fait sa première communion, alors en cas de décès, on n'était pas condamné à l'enfer, on partait dans les limbes, et de là, d'après ce qu'en savait Rosanna, car elle ne

pouvait imaginer qu'il puisse arriver quelque chose de vraiment néfaste aux enfants de Dieu, on finissait par monter au paradis, et tout allait bien ensuite pour l'éternité. Les méthodistes croyaient eux aussi au péché originel et au baptême des bébés, mais il y avait un problème que Rosanna avait bien saisi : il pouvait y avoir une marraine, qui soit la mère ou pas, mais cela ne pouvait être elle car elle n'était pas baptisée, et donc, elle ne pouvait accepter que Frankie soit baptisé. Ainsi, sans même en avoir discuté, Walter et elle étaient dans une impasse.

Pourquoi ce problème ne s'était-il pas présenté au moment de leur mariage ? La réponse, c'est que Rosanna était têtue, qu'elle ne s'était jamais beaucoup intéressée à la religion, qu'elle voulait épouser Walter et échapper à sa nombreuse famille. À ses yeux, le reste n'était pas important. C'est seulement après le mariage qu'on commençait à réfléchir au péché, or quand la famille d'un des époux (très présente et forte de maintes opinions) pensait une chose, et que la famille de l'autre (toujours dans les parages) croyait autre chose, alors il fallait prétendre que toutes les croyances étaient aussi bêtes les unes que les autres – puis en assumer les conséquences.

Elle donna la deuxième chemise à Eloise, qui lui demanda : « Pourquoi tu as préparé six miches ?

– J'ai dit que j'en mettrai trois de côté pour maman, parce qu'elle s'occupe de tante Rose, cette semaine, et qu'elle n'a pas le temps de faire son pain.

– Est-ce que tante Rose va guérir ? »

Rosanna regarda sa sœur, mit les mains sur les hanches et lui dit que non, parce que, comme Eloise posait sans cesse des questions, de temps à autre il

fallait bien lui répondre de manière directe, n'est-ce pas ?

« Elle va mourir ?

– Si elle a de la chance, puisqu'elle a du mal à respirer et qu'elle n'est pas sortie de son lit depuis une année entière.

– Même pour aller aux toilettes ?

– Eloise, je n'en sais rien.

– Pourquoi ?

– Dieu du ciel ! Eloise, tu as quinze ans mais on dirait que tu en as huit !

– Ah.

– Tante Rose a soixante-huit ans. La vie a été dure pour elle, son mari l'a quittée pour aller jouer au baseball ou je ne sais quoi, là-bas, à Des Moines, et elle ne s'en est jamais remise, voilà tout ce que je sais. Je suis certaine que maman te racontera tout la prochaine fois qu'on la verra.

– Est-ce que je peux sortir Frankie ? Il ne fait pas si froid. On pourrait marcher sur le chemin et cueillir des fleurs des champs. »

Rosanna ramassa la pile de vêtements pliés pour les remettre dans le panier à linge. Ils sentaient l'amidon et le propre. « D'accord, répondit-elle. J'ai vu des jacinthes hier quand je suis sortie. »

Elle se tourna vers l'escalier. Elle entendait son fils qui l'appelait : « Maman ! Maman ! » Au son de sa voix, elle eut envie de poser le panier à linge et de courir à son chevet, mais elle resta digne parce que Eloise était là, derrière elle.

Eloise était là aussi pour Thanksgiving et justement elle regardait Frankie au moment même où il stupéfia

la famille tout entière en criant : « Un deux t'ois quat' cinq six sept huit neuv dix ! » Mamie surgit de la cuisine, Rosanna leva les bras au ciel, et même Rolf, qui était penché sur son assiette dans ce qu'Eloise considérait comme sa posture d'abruti, oui, même Rolf releva la tête et éclata de rire. Opa s'exclama : « Que je sois pendu ! » et Frank devint instantanément le génie de la famille. Sa grand-mère se souvenait bien d'une tante qui savait lire à quatre ans, et aussi que Rosanna avait dit un jour : « Je suis très heureuse de vous rencontrer, monsieur », au père Berger alors qu'elle n'avait pas deux ans, et sans qu'on lui ait demandé quoi que ce soit. Mais compter jusqu'à dix, à même pas deux ans, ça c'était quelque chose.

Eloise, elle, était moins impressionnée. Depuis neuf mois qu'elle s'occupait de Frank, elle savait bien qu'il était loin d'être parfait. Il était particulièrement doué pour ne pas entendre quand on lui disait non, mais, songeait-elle, elle était bien la seule à le savoir car jamais personne ne lui disait non en dehors d'elle. Rosanna lui répondait : « Je ne pense pas, mon chéri » ou « Peut-être tout à l'heure, mon petit Frank », alors Frank lui faisait des cajoleries et secouait la tête, jusqu'à ce que sa mère le trouve si mignon qu'elle craquait et lui accordait ce qu'il voulait, puis elle allait raconter à tout le monde quel gentil bébé c'était, si joyeux. Quand Eloise lui disait non (« Non, je ne te donnerai pas mon sablé », par exemple), Frank ouvrait grand la bouche et se mettait à hurler. Aussitôt Rosanna montait en trombe et demandait : « Pourquoi est-ce qu'il crie ? » et avant qu'Eloise ait eu la moindre chance de lui répondre, elle attrapait son fils dans ses bras et ajoutait : « Tout va bien, mon bébé.

Tout va bien, Frankie, allons voir en bas et laissons Eloise terminer ses devoirs. » Bien sûr, il n'obtenait pas le sablé, mais il gagnait quelque chose d'encore mieux, pensait Eloise, puisque Rosanna l'allaitait encore, exactement comme leur mère et tante Helen l'avaient fait avec chacun de leurs enfants, à l'exception d'Eloise (« Elle s'est sevrée toute seule à neuf mois. Jamais je ne comprendrai cette enfant »), jusqu'à l'arrivée du bébé suivant.

Frank ne demandait rien à Walter. Parfois, il le regardait, et puis il riait quand il voyait son père s'asseoir par terre pour jouer avec le diable en boîte ou le tambour. Ou bien Walter le prenait sur ses épaules, ou encore le tenait par les pieds en riant, mais Eloise voyait bien que Frank avait un peu peur de lui, comme tout le monde d'ailleurs, car Walter criait si fort.

Tous les jours, Frank tentait d'appliquer avec Eloise la tactique qui marchait si bien avec sa mère : parler. Ce jour-là, quand Eloise était venue le chercher pour la sieste, alors qu'il jouait avec un puzzle (en mâchouillant les pièces, pas en les emboîtant, alors il était où, le génie, dans tout ça ?), il s'était mis à pleurer en essayant de redescendre de ses bras pour attraper le puzzle. « C'est l'heure d'aller dormir », dit Eloise. Dans la cuisine, Rosanna préparait une tourte au potiron, si bien qu'elle ne pouvait être d'aucune aide pour Frank.

« Puz ! glapit Frank.

– Après ta sieste.

– Puz ! Un puz ! répéta Frank sans pleurer mais en la regardant.

– Non.

– Un !

– Non. »

C'est alors que Frank se cambra et piqua une crise, parce que Rosanna fondait toujours lorsqu'il lui disait « Un puz ! » ou « Pu tard ! » et qu'elle abandonnait la partie, le laissant jouer encore une minute avec son puzzle, quand ce n'était pas dix, avant de le mettre au lit. Ce n'était pas du tout comme chez leur père, avec leurs frères, qui, à quatorze, dix et sept ans avaient tellement l'habitude d'entendre le mot « non » que dès que leur mère ouvrait la bouche pour répondre à leur demande, quelle qu'elle soit, la bouche de Kurt, John et Gus formait un « non » silencieux. Et quand leur mère répondait enfin, ils éclataient tous de rire et elle se demandait bien pourquoi.

Pour Eloise, il était inutile de poser des questions. Après avoir passé des années à observer d'une part Rosanna, qui ne pouvait s'empêcher de raconter à tout le monde tout ce qu'elle comptait faire, forçant ainsi sa mère à avoir un avis, et d'autre part Rolf, qui se contentait d'obéir à tout ce que lui disait son père, Eloise avait compris que si on vaquait tranquillement à ses occupations, nul ne se préoccupait de vous, surtout dans une maison où il y avait six enfants, parfois un cousin ou une tante de passage, un ou deux travailleurs saisonniers originaires d'un lointain pays, sans oublier Oma et Opa qui allaient et venaient. Lorsqu'on s'acquittait de ses corvées avec une certaine ostentation, qu'on posait des questions jusqu'à ce que les autres n'en puissent plus, on pouvait ensuite aller lire en paix derrière le grenier à maïs ou dessiner. Ensuite on rangeait soigneusement son travail sous son matelas et ainsi jamais personne ne demandait quoi que ce soit. C'était pareil à l'école. Si on était assise au premier

rang et qu'on levait la main assez souvent, on vous mettait ensuite au fond, presque derrière le poêle, et alors on pouvait terminer ses devoirs (toujours faciles) et continuer à lire le livre qu'on avait apporté dans son sac d'école, qui s'intitulait *Miss Lulu Bett* (que Maggie, son amie, avait acheté dans une boutique d'Usherton). Elle et ses camarades possédaient toutes sortes de romans à l'insu des adultes, y compris un livre intitulé *Tom Swift and His Electric Rifle*, et un gros volume, qui s'appelait *La Petite Dorrit*, qu'aucune des filles n'avait encore réussi à terminer. Elles avaient des exemplaires du magazine *Adventure* ; *The Delineator*, qui présentait des modèles de robes qu'Eloise aimait bien regarder ; et quatre numéros de *McCall's*. Chacune d'entre elles tenait son journal : Maggie leur avait procuré des carnets pour lesquels elles avaient fabriqué des couvertures en tissu. Celle d'Eloise était beige brodée de bleu. Qu'y avait-il donc de si extraordinaire, se demandait Eloise, à ce qu'un enfant sache compter jusqu'à dix d'une traite tout simplement parce qu'il l'avait entendu répéter d'innombrables fois (« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, prêt ou pas, j'arrive ! ») ? Et à présent, sa propre mère, qui n'avait que le mot « non » à la bouche, couvrait Frank de baisers, et tout le monde riait, et Opa d'ajouter : « *Ja*, peut-être qu'il sera assez malin pour ne pas acheter une ferme, qu'en dites-vous ? »

Tout le monde riait comme s'il s'agissait d'une blague. Eloise pensa : « Moi, je suis suffisamment intelligente pour ça. » Elle jeta un coup d'œil à Rolf qui dégustait son oie comme s'il n'était pas capable d'avoir la moindre pensée. « Mais pas Rolf », lança-t-elle.

Elle prit la cuillère de service et mit dans son assiette un peu de purée de pomme de terre.

« Il n'a même pas deux ans, dit maman en le serrant un peu plus fort.

– Et ça va lui plaire, répondit papa. Je n'ai jamais vu un cheval aussi doux que Jake. Tu l'as monté. Je l'ai monté. Viens, Eloise, grimpe sur la mangeoire et montre donc à Rosanna. »

La vaste étable était sombre, mais des étincelles, des flèches de lumière transperçaient les murs obscurs ici et là. Frank savait quels animaux étaient parqués dans les différentes stalles : les « vaches » qui allaient et venaient là-bas, les « moutons » blancs à tête noire (un deux trois quat' cinq six), un « coq » perché sur une poutre en hauteur, et le plus beau de tous, Jake, le « cheval » gris pâle, presque blanc, qui à cet instant tourna la tête vers Frank en faisant du bruit. Frank se mit à rire.

« Mais j'ai une robe, répliqua Eloise.

– Tu portes un caleçon long dessous, non ? Jake est propre. Je l'ai brossé avant que vous arriviez. »

Ils avancèrent tous avec le cheval sur la terre noire, jusqu'au moment où Eloise grimpa dessus, aidée de papa, et bientôt elle fut juchée sur le dos de Jake, le tenant par la crinière, alors papa attrapa Frank, le souleva en l'air, Frank battit des pieds et se retrouva à son tour sur l'animal, juste devant Eloise, qui passa fermement un bras autour de lui.

« Juste ciel ! dit maman. Ah ! c'est mignon malgré tout.

– À trois ans je montais les percherons de mon père dans les prés, renchérit Walter. Enfin bon, il ne me

laissait pas grimper sur les clydesdales d'oncle Leon, mais les percherons… »

Sous Frank, la surface grise, chaude et arrondie bougeait, animée de vaguelettes ; Eloise prit ses mains dans les siennes, puis les enfouit dans le crin en lui disant : « Accroche-toi, Frankie », et il saisit la crinière à son tour. Il sentait Eloise derrière lui, dure contre son dos et ses épaules. Devant lui s'élevait une forme grise, monumentale, qui se terminait par deux pointes, et soudain cette forme grise se mit en mouvement et ils avancèrent. Frank aimait le mouvement – que ce soit dans un chariot, un cabriolet, un motoculteur. Il leva les bras en l'air, mais Eloise le maintenait toujours. La tête de papa restait devant eux à mesure que le cheval progressait, mais quand Frank se retourna vers elle, il constata que maman, les mains sur les hanches, était de plus en plus petite. Tous les animaux les regardaient : les moutons, les vaches, l'autre cheval. Le coq descendit de son perchoir en déployant ses ailes et poussa un cri. « C'est bien, mon fils », dit papa.

1922

Au dîner, Ragnar, Eloise et papa étaient assis bien droit sur leur chaise, et Frank lui aussi était assis bien droit sur sa chaise. Ragnar, Eloise et papa ne se levaient jamais de table pendant le repas, et Frank restait lui aussi à sa place. Ragnar, Eloise et papa ne se trémoussaient pas. Frank, lui, gigotait. Ragnar, Eloise et papa utilisaient leur couteau et leur fourchette pour couper leur saucisse. Frank appuya le dos de sa cuillère sur la patate douce écrasée, puis il la releva et appuya de nouveau. « Mange, Frankie », dit Eloise, alors Frank fit pénétrer le bout de la cuillère dans la forme orange et la releva. Un morceau s'accrocha à la cuillère, et Frank la porta à sa bouche. « C'est bien, mon fils », déclara Papa.

« *Ja, jeg elske søt poteter, når det er alt det er*, ajouta Ragnar.

– Ragnar n'aime pas la saucisse de lapin, mais moi oui. J'ai toujours aimé ça. N'oublie pas, Eloise, qu'un fermier n'est pas obligé de cultiver et de vendre tout ce qu'il mange. Il y a tout un monde au-dehors.

– J'aime bien le faisan, répondit Eloise.

– Moi aussi. Quand tu vas dans les champs de maïs après la récolte, et tu les vois, les faisans, qui picorent

les épis tombés. Quand j'étais gosse, on les descendait au lance-pierre pour s'amuser. Et pour le dîner. »

Frank posa le doigt sur un morceau de saucisse, le prit et le mit dans sa bouche. C'était amer, pas comme la patate douce. Il fit la grimace, puis il en reprit.

« Il goûte à tout, dit papa. C'est une qualité importante chez un fermier. La France, où je suis allé, voilà un pays où ils mangent absolument tout ce qui pousse et qui bouge. J'admire cela.

– Tu as mangé des escargots, là-bas ? demanda Eloise.

– Je n'ai pas eu cette chance. Mais j'ai goûté des petits poissons frits qu'on avalait avec la tête. Ça m'a pas trop plu. Leurs animaux aussi ingurgitent à peu près n'importe quoi. De la citrouille. Des navets. De la bière. J'ai vu un homme un jour faire boire une bière à son cheval.

– Ils ont de la bière, en France ?

– Dans le Nord, où on était, oui.

– Combien de temps tu as passé là-bas ?

– Moins d'un an ; j'aurais aimé rester plus et voir d'autres régions. »

Où était maman ? Les pensées de Frank revinrent à cette question. Il pensa qu'elle était peut-être là-haut. Il savait monter et descendre les escaliers sans tomber, pourtant papa avait installé une barrière. Il n'avait pas vu maman depuis longtemps, même s'il entendait parfois sa voix résonner dans l'air.

« Maman ! s'écria-t-il.

– Tu ne peux pas aller voir maman tout de suite, dit papa. Mais mamie va bientôt descendre.

– Maman », répéta Frank.

Eloise, qui était assise à côté de lui, pointa sa fourchette vers sa saucisse en disant : « Mange, c'est bon pour toi. Tu vas devenir grand et costaud. »

Frank serra plus fort sa cuillère, leva le bras, puis abattit sa cuillère sur la patate douce écrasée qui tressauta.

« Non, dit papa.

– Non, dit Frank.

– Mange. Tu es assez grand pour manger ce qu'il y a dans ton assiette. »

Ragnar et Eloise se regardaient. Ragnar s'éclaircit la gorge. « *Jeg skjonner en tantrum komme.*

– Foutaises ! aboya papa. Frankie, tu es un grand garçon maintenant, alors mange ton dîner. »

Eloise leva les yeux vers les marches, puis son attention retourna vers Frankie : « Frankie, non… »

Il savait ce que « non » signifiait : c'était un mot agaçant, ce « non ». Il appuya les deux mains sur le bord de la table et il prit une inspiration profonde, préliminaire à un bruit très très fort. Il le sentit monter de la chaise, et même de ses pieds, puisque ses pieds battaient, et quand le bruit sortit, il poussa de toutes ses forces la table et il partit en arrière : la chaise bascula, il vit le plafond, le coin de la salle à manger, puis le dossier de la chaise frappa le sol, alors il roula sur le côté, loin d'Eloise, et se précipita vers l'escalier. L'énorme main de papa le saisit par le col, ensuite par l'épaule, et il le fit se retourner. Il ne savait plus où il était, ça tournait trop vite, bien qu'il essayât de garder l'escalier en vue, avec mamie perchée en haut, ou plutôt ses pieds car il ne voyait pas le reste, puis le plancher apparut, et il se retrouva en travers des genoux de papa, pantalon baissé, et chaque coup était

ponctué d'un mot : « Ne. T'enfuis. Pas. Devant. Moi. Mon. Garçon. »

Papa se remit debout et se pencha vers lui, tout près de son visage, et de nouveau il y eut cette odeur âcre, et la chaleur, et le bruit, et il était rouge, et Frank ferma les yeux et hurla jusqu'à ce que la main de papa l'envoie s'écraser par terre, et là il se tut. Tout le monde se taisait. Frank gisait sur le dos, et il voyait Eloise, bouche bée, à table, Ragnar à côté d'elle. Les pas de mamie se rapprochaient de plus en plus, et elle l'assit par terre. « Je ne sais pas ce qui leur arrive à deux ans. C'est comme si on avait enlevé votre enfant pour le remplacer par cette créature.

– Remettez-le sur sa chaise. Il doit finir son assiette. »

Mamie se releva, prit Frank et le porta jusqu'à sa chaise, qu'Eloise avait remise en place. Frank s'assit calmement. Ils étaient revenus au point de départ, chacun bien droit, grand, immobile. Frank avait faim. Ce n'était pas qu'il ne voulait pas manger. Mamie Mary lui mit sa cuillère dans la main. Frank l'utilisa du mieux qu'il put, mais il mangea la saucisse avec les doigts. Ça n'eut pas l'air de déranger papa.

Quand Frank eut avalé trois bouchées, papa demanda : « Comment est Rosanna ?

– Fatiguée, répondit mamie. Si fatiguée. Je voudrais que cet enfant arrive. Oh oui, alors. »

La pièce cessa de trembler et Frank reprit sa respiration.

Papa remarqua : « Il hurle peut-être, mais il ne pleurniche pas et il ne geint pas. Il faut lui reconnaître ça. »

Walter se demandait s'il ne cultivait pas trop d'avoine, mais quand on était un Langdon et que votre mère était une Chick, il était naturel de planter de l'avoine, de manger de l'avoine, de nourrir ses animaux avec de l'avoine, de dormir sur un matelas d'avoine et surtout d'apprécier l'avoine à tous les stades de sa culture. Il avait réussi à persuader son beau-frère Rolf – qui avait repris la ferme d'Opa et Oma même si le vieux couple habitait toujours sur place – de planter seize hectares d'avoine lui aussi, cette année. Rolf avait vingt ans, mais il avait à peu près autant de bon sens qu'un garçon de dix ans. Rosanna, elle, en avait pour deux.

Walter aimait par-dessus tout lier et mettre l'avoine en meule – il faisait chaud, et toutes sortes de poussières se mêlaient à vos cheveux, vos vêtements, vos bottes, vos yeux, votre nez, mais un champ de meules d'avoine était en soi un accomplissement, la promesse d'une grange remplie de foin et de grain qui permettrait à tous, humains et animaux, de passer l'hiver. La paille d'avoine était d'une magnifique couleur : plus pâle que l'or, mais plus utile.

Et Walter aimait aussi la vie sociale du mois d'août – hommes et garçons de tout le pays venaient chez lui et il allait chez eux, la nourriture était abondante, comme les conversations. En outre, Jake et Elsa formaient un duo admirable lorsqu'ils tiraient la lieuse – forts, beaux, patients, d'un gris élégant. Peu importe qui les dirigeait : un enfant aurait pu les conduire, et ils auraient mené à bien leur tâche. Ils ne se seraient pas enfuis comme les shires de Theo Whitehead qui avaient cassé la lieuse en enfonçant la barrière,

ralentissant le travail pendant quatre jours, le temps de tout remettre en état.

Quand ils rentraient à la maison pour manger, Rosanna avait tout préparé sous le noyer. À l'ombre de l'arbre étaient alignées des tables recouvertes de nappes et garnies de pain, de haricots, de carottes caramélisées, de maïs, de pastèque et de salade de chou mayonnaise, si bien qu'ils n'avaient qu'à mettre les pieds sous la table et elle arrivait avec deux rôtis, assez pour rassasier tout le monde, sans oublier son beurre, qu'elle fabriquait et salait elle-même, vendant le surplus à une boutique au village – tout le monde disait que c'était le meilleur beurre des environs.

En plus de leurs familles respectives, il y avait là les Whitehead, les Lewis, les Smith, que Walter et Rosanna ne voyaient qu'au moment des moissons, tous se regroupaient par famille, les hommes participaient aux travaux des champs, les femmes s'occupaient de la cuisine, tandis que les plus petits allaient jouer – Rosanna les cantonnait dans la cour latérale où il y avait deux balançoires différentes, l'une à bascule, l'autre fabriquée avec un vieux pneu – et que les grandes filles se réunissaient sous la houlette d'Eloise pour préparer la crème glacée. Walter ne cultivait pas de pêches, il ne connaissait personne qui le fît, mais Rosanna en avait déniché au village – une bonne quantité – et elle avait utilisé les plus mûres pour la crème glacée. Parmi toutes les familles qui se retrouvaient pour les moissons, et par conséquent pour manger ensemble, celle de Walter et Rosanna était la seule à servir de la crème glacée. La journée de travail chez eux était longue parce que Walter faisait pousser de grandes quantités d'avoine.

Mais regardez Frank, c'était une réclame vivante pour l'avoine si jamais il y en eut. Il était bien plus grand que le fils Lewis, pourtant plus vieux d'un mois, et il courait plus vite. Comment s'appelait ce garçon, déjà ? Ah oui, Oren. Et le grand de quatre ans, David. Quand Walter passa à côté d'eux, David Lewis criait face à Frank, qui tapait par terre avec une branche. Au milieu, Oren les regardait à tour de rôle, et voilà que Walter entendit David déclarer : « C'est bon, Frank, tu restes là et tu me dis qu'est-ce que je dois faire. » Cela suffit à dérider Walter, puis Frank lança : « Tu cours vers moi et tu me pousses ! » et il lâcha sa branche et écarta les bras.

David détala vers lui, Frank se tourna et le mit par terre d'un coup d'épaule. Les deux garçons roulèrent dans l'herbe. La bagarre, Walter savait bien que Rosanna et Emily Lewis y auraient mis fin, mais comme Frank avait lâché la branche, ils étaient à égalité – C'est ça, les garçons, se dit Walter, ils ont besoin de se dépenser, surtout Oren, qui était planté, là, à sucer son pouce. Au fond de lui, il pensait qu'on ne les avait pas suffisamment laissés jouer ainsi à la bagarre, Howard et lui : quand ils ne travaillaient pas, ils devaient rester tranquilles, faire ce qu'on leur demandait, parler quand on s'adressait à eux. Résultat, songeait-il parfois, il n'avait pas vraiment connu son frère. Walter pressa le pas. Il avait faim et il ne voulait pas entendre Rosanna se plaindre qu'on laissait ces gamins s'en tirer à bon compte après cette violence meurtrière.

Il alla se laver les mains à la pompe, signal pour tous les hommes de se nettoyer du mieux qu'ils pouvaient avant de passer à table.

Leur premier mouvement à tous fut d'avaler plusieurs verres d'eau, avant de s'exclamer en chœur : « Quelle canicule ! Tu crois qu'il fait combien, là ? Quarante ? C'est pas si humide, quoique. C'était pire l'autre jour, chez Bill Whitehead. Là-bas, au bord de la rivière, c'est toujours humide. » Et chacun de secouer la tête. « Il a de bonnes récoltes, n'empêche, faut le dire. » Et puis. « Goûte ça, Rolf. Rosanna, elle s'y entend pour réussir la salade de chou mayonnaise. Belle pièce de viande, Walter. Maigre mais goûteuse, pour sûr. Tu vas en tuer combien, cette année ? J'ai des bocaux de saucisses et de poitrine à plus savoir quoi en faire au cellier, je sais pas pourquoi ; on n'arrive pas à les finir, sans doute. J'ai pas eu besoin de tuer un poulet avant le mois de mai, cette année. Jolis melons, aussi. La terre autour de chez toi n'est pas assez sableuse pour donner de bons melons. Et comment vont tes patates, cette année ? » Enfin, ils furent rassasiés. « Tu peux bien faire pousser tout le maïs que tu veux, Otto, mais tu n'en tireras aucun profit sauf si tu le donnes à manger aux cochons. Plus y a de cochons, plus tu fais des profits. Les cochons, moi j'appelle ça des dollars sur pattes. On a des durocs, cette année, qui viennent de chez la cousine de Martha. J'aime bien les hampshires pour le jambon, mais les durocs sont meilleurs pour le bacon, d'après la cousine. » S'ensuivit une longue conversation au sujet de l'élevage des porcs. Walter avait des berkshires, et ils aimaient l'avoine. Mais bon, qu'est-ce que ça ne mange pas, les cochons ? Walter se sentait heureux. On discutait d'automobiles : le cousin de Bill Whitehead à Cedar Rapids avait acheté sa deuxième Ford T pour deux cent soixante dollars, mais il avait dû en débourser